

DE LA NORMATIVITE DES LOIS DE
RECONNAISSANCE DE CRIMES CONTRE
L'HUMANITE LE CONSEIL CONSTITUTIONNEL NE
DISCUTE PLUS

« Mais, dans les sciences juridiques plus que dans les autres, seule la discussion est féconde, parce que, seule, elle permet de faire sortir de la loi ou de la sentence, les contraires dont elles ne sont que le provisoire repos »

Doyen Jean CARBONNIER, *Le silence et la gloire,*
Daloz 1951, chr. XXVIII

Rappelons-nous :

« Que les **massacres** et **déportations** subis par le **peuple arménien** étaient constitutifs d'un **génocide** relève de l'« **évident** ». **Le génocide arménien est un fait historique clairement établi.**
(1) Le nier revient à **nier l'évidence.** »

Tel était le **jugement apodictique** que portaient, dans leur **opinion dissidente** rendue publique le 15 Octobre 2015, les juges **SPIELMANN, CASADEVALL, BERRO, DE GAETANO, SICILIANOS, SILVIS** et **KÜRIS**, qui **fait corps avec l'arrêt** rendu le même jour par la **Grande Chambre de la Cour européenne des droits de l'homme**, dans l'affaire opposant la **Suisse** à **Dogu PERINCEK** - page **126/139**, § **2** de l'arrêt - (1. Cf. pour le détail, à la fois concernant la **matérialité** des faits et l'**élément intentionnel** de ceux qui ont commis les crimes, Hans-Lukas Kieser et Donald Bloxham, in *The Cambridge History of the First World War*, Cambridge, Cambridge University Press, 2015, Vol. I, "Global War", Ch. 22 (Genocide), pp. 585-614.).

Plus aucun doute n'est, aujourd'hui, permis : le **Génocide Arménien** est un **crime international notoire** dont la **preuve** n'a pas à être administrée, mais dont l'**existence** se constate, au sens de l'article **69 § 6** du **Statut de Rome (Cour pénale internationale)**, statut auquel renvoie la **décision-cadre 2008/913/JAI** du Conseil du 28 Novembre 2008 :

« La Cour n'exige pas la preuve des faits qui sont notoires, mais en dresse le constat judiciaire. »

La **réalité** du **Génocide Arménien – vérité de fait et vérité de raison (Leibniz)** - n'est pas, au demeurant, susceptible d'être contredite par l'arrêt de la **Cour de Strasbourg** du 15 Octobre 2015.

Cependant, les **juges de la Rue de Montpensier** sont restés, en apparence, quelque peu hermétiques à cette **évidence**.

Le **Conseil constitutionnel** vient, en effet, de se prononcer sur la **question prioritaire de constitutionnalité** dont la **Chambre criminelle** de la **Cour de cassation** l'avait saisi par **arrêt n°4632** en date du 06 Octobre 2015 (**M. Vincent X...**, n°15-84.335) aux motifs que cette disposition législative « *est susceptible de créer une inégalité devant la loi et la justice* ; ».

Il affirme dans sa **décision n°2015-512 QPC** du 08 Janvier 2016 que « *L'article 24 bis de la loi du 29 juillet 1881 dans sa rédaction issue de la loi du 13 novembre 2014 renforçant les dispositions relatives à la lutte contre le terrorisme est conforme à la Constitution.* » (article **1er**).

Nous ne pouvons souscrire à cette **conclusion manifestement erronée**.

L'**examen critique** de la décision (**II**), éclairé par le rappel de la **problématique** dont était saisi le **Conseil constitutionnel** (**I**), en révèle les **faiblesses** (**III**), mais aussi les **potentialités** (**IV**).

*

I.- LA PROBLEMATIQUE PORTEE PAR LA CHAMBRE CRIMINELLE DE LA COUR DE CASSATION DEVANT LE CONSEIL CONSTITUTIONNEL : LA SUSPICION LEGITIME DE DISCRIMINATION PESANT SUR LA LOI GAYSSOT

La question qui était posée au **Conseil constitutionnel** par la **Chambre criminelle** de la **Cour de cassation** (arrêt n°4632 du 06 Octobre 2015), dans le cadre du **pourvoi n°15-84.335** dont celle-ci est saisie, était dénuée d'ambiguïté : l'article **24 bis** de la **loi** du 29 Juillet 1881 sur la liberté de la presse, issu de la **loi** du 13 Juillet 1990 dite **Loi Gayssot**, est-il **discriminatoire**, comme « *susceptible de créer une inégalité devant la loi et la justice* » en ce qu'il « *incrimine la seule contestation des crimes contre l'humanité définis par l'article 6 du statut du tribunal militaire international annexé à l'accord de Londres du 8 août 1945 et qui ont été commis, soit par des membres d'une organisation criminelle en application de l'article 9 dudit statut, soit par une personne reconnue coupable de tels crimes par une juridiction française ou internationale* »?

En d'autres termes, **l'existence d'autres crimes contre l'humanité**, notamment ceux dont la **France** a solennellement reconnu la **réalité factuelle et juridique**, tels que le **Génocide Arménien** (**loi** n°2001-70 du 29 Janvier 2001) et **l'Esclavage** (**loi** n°2001-434 du 21 Mai 2001), est-elle déterminante d'une **différence injustifiée de traitement** devant la **loi** (reconnaissance du crime) et devant la **justice** (pénalisation de sa négation)?

Le **principe d'égalité devant la loi** est consacré par l'article **6** de la **Déclaration des droits de l'homme et du citoyen** du 26 Août 1789 (ci-après « DDH ») selon lequel la loi « *doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse. Tous les citoyens étant égaux à ses yeux sont également admissibles à toutes dignités, places et emplois publics, selon leur capacité; et sans autre distinction que celle de leurs vertus et de leurs talents.* ».

Quant à l'article **1er** de la **Constitution** du 04 Octobre 1958, il n'est pas moins clair quant au principe consacré en disposant que la France « *assure l'égalité devant la loi de tous les citoyens sans distinction d'origine, de race ou de religion.* »

Le **principe d'égalité devant la justice** procède de la combinaison de ces textes constitutionnels avec l'article **16 DDH** :

« *Toute société dans laquelle la **garantie des droits** n'est pas assurée, ni la séparation des pouvoirs déterminée, n'a point de Constitution.* »

Selon une jurisprudence constante, le **Conseil constitutionnel** précise la portée du principe d'égalité devant la loi :

« (...) 10. Considérant qu'aux termes de l'article **6** de la **Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789** : « *La loi... doit être la même pour tous, soit qu'elle protège, soit qu'elle punisse* » ; que le principe d'égalité ne s'oppose ni à ce que le législateur règle de façon différente des **situations différentes** ni à ce qu'il déroge à l'égalité pour des **raisons d'intérêt général**, pourvu que, dans l'un et l'autre cas, la **différence de traitement** qui en résulte soit en **rapport direct** avec l'objet de la loi qui l'établit ; (**CC, décision n°2014-698 DC du 06 Août 2014**, Loi de financement rectificative de la sécurité sociale pour 2014).

Une loi entachée de **discrimination** doit être **abrogée** (**CC, décision n°2015-492 QPC du 16 Octobre 2015, Association Communauté rwandaise de France: abrogation** à compter du 1er Octobre 2016 des mots « *des crimes de guerre, des crimes contre l'humanité ou* » figurant à l'article **48-2** de la **loi du 29 Juillet 1881** sur la liberté de la presse, dans sa rédaction issue de l'article **13** de la **loi n°90-615 du 13 Juillet 1990** tendant à réprimer tout acte raciste, antisémite ou xénophobe (loi dite Gayssot – JORF 14/07/1990, p. 08333).

La **Cour de justice de l'Union européenne** a une conception sensiblement différente de la **discrimination** entendue comme **traitement différencié** de « *situations comparables entraînant un désavantage pour certaines personnes par rapport à d'autres* » :

« (...)

47 Une **différence de traitement** est justifiée dès lors qu'elle est fondée sur un **critère objectif et raisonnable**, c'est-à-dire lorsqu'elle est **en rapport avec un but légalement admissible** poursuivi par la **législation** en cause, et que cette différence est **proportionnée au but poursuivi** par le traitement concerné (voir, en ce sens, arrêts du 5 juillet 1977, *Bela-Mülle Bergmann*, 114/76, Rec. p. 1211, point 7; du 15 juillet 1982, *Edeka Zentrale*, 245/81, Rec. p. 2745, point 11 et 13; du 10 mars 1998, *Allemagne/Conseil*, C-122/95, Rec. p. I-973, point 68 et 71, ainsi que du 23 mars 2006, *Unitymark et North Sea Fishermen's Organisation*, C-535/03, Rec. p. I-2689, points 53, 63, 68 et 71).

(**CJUE, Grande Chambre, 16 Décembre 2008, Société Arcelor Atlantique et Lorraine e.a. C/ Premier ministre, Ministre de l'Ecologie et du Développement durable, Ministre de l'Economie, des Finances et de l'Industrie**, n°C-127/07).

II.-/ LA SOLUTION ADOPTÉE PAR LE CONSEIL CONSTITUTIONNEL LE 08 JANVIER 2016

Pour pouvoir délivrer un **label de constitutionnalité** à l'article **24 bis** de la **loi** du 29 Juillet 1881 sur la liberté de la presse (loi dite Gayssot), le **Conseil constitutionnel** s'efforce de justifier cette disposition législative en ce qui concerne l'atteinte tant à la **liberté d'expression et d'opinion**, qu'au **principe d'égalité devant la loi pénale**.

En premier lieu, « *l'atteinte à l'exercice de la liberté d'expression qui en résulte est **nécessaire, adaptée et proportionnée** à l'objectif poursuivi par le législateur ; que, par suite, le grief tiré de l'atteinte à cette liberté et à la liberté d'opinion doit être écarté ;* » (considérant **8**).

En second lieu, « *10. Considérant que, d'une part, la **négation** de faits qualifiés de **crime contre l'humanité** par une décision d'une **juridiction française ou internationale reconnue par la France** se différencie de la **négation** de faits qualifiés de **crime contre l'humanité** par une **juridiction autre ou par la loi** ; que, d'autre part, la **négation des crimes contre l'humanité commis durant la seconde guerre mondiale, en partie sur le territoire national, a par elle-même une portée raciste et antisémite**; que, par suite, en réprimant pénalement la seule contestation des crimes contre l'humanité commis soit par les membres d'une organisation déclarée criminelle en application de l'article 9 du statut du tribunal militaire international de Nuremberg, soit par une personne reconnue coupable de tels crimes par une juridiction française ou internationale, **le législateur a traité différemment des agissements de nature différente** ; que cette différence de traitement est en rapport avec l'objet de la loi du 13 juillet 1990 susvisée qui vise à réprimer des actes racistes, antisémites ou xénophobes ; que le grief tiré de l'atteinte au principe d'égalité devant la loi pénale doit être écarté ; (...)* »

En outre, la **demande d'abrogation** de la **loi** n°2001-70 du 29 Janvier 2001, formée incidemment par « *l'Association pour la neutralité de l'enseignement de l'histoire turque dans les programmes scolaires - ANEHTPS* » est **rejetée** :

« *3. Considérant que les associations MRAP, LICRA et ANEHTPS, intervenantes, concluent à la conformité de la disposition contestée à la Constitution; que l'ANEHTPS demande en outre l'abrogation de la loi du 29 janvier 2001 susvisée dont le Conseil constitutionnel n'est pas saisi ; que, les conclusions de cette dernière sur ce point doivent être rejetées ;* »

III.-/ LA CRITIQUE DE LA THESE DE LA DISCRIMINATION POSITIVE QUI SOUS-TEND LA DECLARATION DE CONFORMITE

Depuis que la **Cour européenne des droits de l'homme** a publié les **opinions dissidentes** annexées à son **arrêt de Grande Chambre** du 15 Octobre 2015 disant du **Génocide Arménien** qu'il relève de l' « *évident* », il n'est plus possible de nier sérieusement ce **crime contre l'humanité** qu'il ait été, comme en France, reconnu par une **loi** ou que sa **reconnaissance internationale**, notamment **européenne** (**Résolution du Parlement européen** du 18 Juin 1987) suffise à d'autres Etats (**Slovaquie, Grèce**) à le considérer comme **notoire** au sens de l'article **69 § 6** du **Statut de Rome** (**Cour pénale internationale**) et à pénaliser sa négation.

On ne saurait, dès lors, opposer, d'une part, les **crimes nazis** dont la négation devrait être punie et, d'autre part, le **Génocide Arménien** ou l'**Esclavage**, qui pourraient, en toute impunité, continuer à être contestés.

Dans ces conditions, le **Conseil constitutionnel** avait le choix entre les deux branches de l'alternative qui s'ouvrait à lui :

- Soit, eu égard à l'**autorité de chose jugée erga omnes** dont est investi l'arrêt rendu le 15 Octobre 2015 par la **Grande Chambre** de la **Cour européenne des droits de l'homme** (**Déclaration d'Interlaken**), qui s'attache tant au **dispositif** qu'aux **motifs** qui en sont le soutien nécessaire, ainsi, comme en l'espèce, aux **opinions dissidentes** qui complètent, **sans contrariété**, ce que la Cour n'a pas tranché (la question de la **réalité juridique** du **Génocide Arménien**), le **Conseil constitutionnel** est convaincu de la **discrimination** dont est entachée l'article **24 bis** de la **loi** du 29 Juillet 1881 sur la liberté de la presse – comme le suggère fortement la **Chambre criminelle** dans son arrêt de renvoi du 06 Octobre 2015 - et **abroge** cette disposition législative, avec **effet différé** pour permettre au législateur de réécrire un texte conforme tant à la Constitution qu'au droit supranational, sans priver la mémoire des victimes des crimes nazis de la protection dont elle bénéficie aujourd'hui;

- Soit, le **Conseil constitutionnel**, estimant qu'il persiste une **difficulté sérieuse** notamment en raison de l'article **1er § 4** de la **décision-cadre** du 28 Novembre 2008 qui ferait **obstacle** à la **transposition adéquate** en France de ladite décision-cadre, obstacle que l'arrêt de **Grande Chambre** précité de la **Cour de Strasbourg** ne suffirait pas à lever, renvoie à la **Cour de justice de l'Union européenne** la question de la **validité** de cette disposition de droit dérivé et celle de l'**interprétation** du droit de l'Union, spécialement quant à sa propre jurisprudence relative à la **normativité de la loi**.

Sans s'en expliquer davantage, le **Conseil constitutionnel** tente d'échapper à ce choix binaire.

Il affirme erronément, en premier lieu, que « *la validité de la décision cadre précitée est sans effet sur l'appréciation de la conformité de la disposition contestée aux droits et libertés que la Constitution garantit ;* », ce qui lui permet, à ses yeux, de ne pas poser les **questions préjudicielles** dont nous l'avions saisi et de cantonner le litige au strict domaine de la **Constitution française**, dans l'interprétation étroite qu'il lui donne.

En second lieu, le Haut Conseil crée **arbitrairement** une **différence** – qu'aucune norme n'a établie - à l'intérieur de la catégorie des **comportements négationnistes** selon que la qualification de **crime contre l'humanité** des faits contestés résulte d'une décision d'une **juridiction française** ou **internationale reconnue par la France**, d'une part, ou d'une **autre juridiction** ou de la **loi française**, d'autre part.

Ce faisant, le **Conseil constitutionnel** reprend l'**argumentaire spécieux** qui a été suivi par la **faible majorité** de la **Cour européenne des droits de l'homme** dans son arrêt de **Grande Chambre** du 15 Octobre 2015 (**Perincek c. Suisse**, n°27510/08) et que la **forte minorité** des juges dissidents, dont le Président alors en exercice de ladite Cour, **Dean SPIELMANN**, a judicieusement rejeté :

*« 7. Il est évident que cette **approche universaliste** contraste avec celle de la majorité dans le présent arrêt. Si l'on voulait tirer toutes les conséquences logiques de l'approche géographiquement cantonnée qui semble être celle de la majorité, on pourrait penser que la négation en Europe de génocides commis dans d'autres continents, comme par exemple du génocide rwandais ou de celui perpétré par les Khmers rouges au Cambodge serait protégée par la liberté d'expression sans aucune limite ou presque. Il ne nous paraît pas qu'une telle vision reflète les **valeurs universelles** qui sont consacrées par la Convention. »* (page **128/133** de l'arrêt).

Renonçant à hiérarchiser les **crimes contre l'humanité**, entreprise périlleuse, s'il en est, le **Conseil constitutionnel** opère une **distinction artificielle** dans la **négation** desdits crimes. Tout en admettant la **différence de traitement** qui résulte de la loi dite Gayssot, il prétend la justifier en référence à « *l'objet de la loi du 13 juillet 1990 susvisée qui vise à réprimer des actes racistes, antisémites ou xénophobes ;* »

Le juge constitutionnel crée délibérément, dans ces conditions, une **discrimination positive** au profit des victimes des crimes nazis, comme s'il s'agissait de **citoyens défavorisés**.

La **discrimination positive** est, en effet, définie comme « *Traitement préférentiel réservé à des catégories de **citoyens défavorisés**, par **mesure de compensation**, politique ordonnée, moyennant la **rupture de l'égalité juridique**, à la poursuite d'une **égalité concrète**, dont l'affirmative action expérimentée aux Etats-Unis est un exemple. (...)* ». (**Vocabulaire juridique Gérard CORNU**, PUF, Quadrige, 10 édition Janvier 2014, v° DISCRIMINATION, p. 352).

Or, les **victimes des crimes nazis ne sont pas plus défavorisées que les victimes des autres crimes contre l'humanité**, forfaits qui relevant tous du **JUS COGENS** (droit contraignant) et ayant en commun la **volonté de destruction d'un groupe humain**, doivent être traités de façon égale. Cette catégorie de victimes a, faut-il le souligner, été la **première**, en France, à être protégée par la loi pénale (loi dite Gayssot du 13 Juillet 1990), protection juridictionnelle dont les victimes d'**autres crimes contre l'humanité** sont toujours **injustement privées**.

En outre, le législateur qui doit observer le **principe d'égalité** ne saurait, par le but qu'il se donne, s'auto-affranchir du respect de ce principe constitutionnel, sous peine d'entacher ses actes de **tautologie**. On ne voit pas, au demeurant, en quoi la répression des actes **racistes** ou **xénophobes** permettrait de n'inclure dans le champ d'application de la loi la seule négation des crimes commis pendant la seconde guerre mondiale.

De surcroît, le lien entre le **Génocide Arménien** et la **République française** a été indéfectiblement noué par la **déclaration tripartite** du 24 Mai 1915 par laquelle les **gouvernements de l'Entente**, savoir **France, Angleterre et Russie**, se sont mis en devoir, par une **prise de position commune**, de mettre en garde la **Turquie** contre ces forfaits, dans les termes suivants:

« Les gouvernements de France, d'Angleterre et de Russie ont décidé en commun accord de faire les déclarations suivantes:

Depuis un mois, les populations turque et kurde, de concert avec les agents du gouvernement turc, et souvent avec leur aide, sont en train de massacrer les Arméniens. En particulier, des massacres ont eu lieu vers la mi-avril, à Erzeroum, Terdjian, Bitlis, Mouch, Sassoun, Zeïtoun et dans toute la Cilicie.

Dans les environs de Van, la population de cent villages a été massacrée en masse. Le gouvernement turc est aussi en train de persécuter la population arménienne inoffensive de la capitale. En présence de ces nouveaux crimes de la Turquie contre l'humanité et la civilisation, les gouvernements alliés font savoir publiquement à la Sublime Porte qu'ils tiendront personnellement responsables les membres du gouvernement ottoman ainsi que ceux de ses agents qui se trouveraient impliqués dans de pareils massacres. »,

déclaration que la **loi française** n°2001-70 du 29 Janvier 2001 est venue réaffirmer **solennellement et juridiquement**.

Le constat de la **discrimination** dont est affecté l'article **24 bis** de la **loi** du 29 Juillet 1881 sur la liberté de la presse aurait dû conduire le **Conseil constitutionnel**, par l'effet d'une **abrogation à effet différé** – comme celle qu'il a prononcée le 16 Octobre 2015 (**CC, décision n°2015-492 QPC du 16 Octobre 2015, Association Communauté rwandaise de France**), à retirer, fût-ce de façon virtuelle, l'avantage (la protection par la loi pénale contre le négationnisme) octroyé à la seule catégorie des victimes des crimes visés par le **Statut du Tribunal militaire international de Nuremberg**, annexé à l'**Accord de Londres** du 08 Août 1945 et inviter (**injonction de fait**) le législateur à mettre à profit ce délai pour rétablir ledit avantage au profit des **victimes de tous les crimes contre l'humanité**.

En effet, comme l'avait relevé le **Conseil constitutionnel**, le délit d'**apologie des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité** prévu par l'article **24** de la **loi** du 29 Juillet 1881 sur la liberté de la presse ne réprime « *pas la seule apologie des crimes de guerre et des crimes contre l'humanité commis durant la seconde guerre mondiale ;* » (consid. **6**), avant d'énoncer qu' « *en excluant du bénéfice de l'exercice des droits reconnus à la partie civile les associations qui se proposent de défendre les intérêts moraux et l'honneur des victimes de crimes de guerre ou de crimes contre l'humanité autres que ceux commis durant la seconde guerre mondiale, méconnaissent le principe d'égalité devant la justice ;* » (consid. **7**).

La décision du juge constitutionnel a été différente, en l'occurrence. Ne pouvant contester sérieusement la **discrimination** créée par l'article **24 bis** de la **loi** du 29 Juillet 1881 sur la liberté de la presse, il a fait le choix de tenter de la justifier, ce, d'autant plus librement qu'aucune juridiction **nationale** ne peut contrôler cette appréciation, bien qu'elle heurte le **sens premier de l'équité**.

IV.-/ LA PORTEE DE LA DECISION DU 08 JANVIER 2016 : LA CONSECRATION IMPLICITE DES LOIS DE RECONNAISSANCE DE CRIMES CONTRE L'HUMANITE

Mais, la création d'une **discrimination positive** en faveur d'un groupe de personne – en l'espèce, les victimes des crimes nazis – s'accompagne nécessairement de la reconnaissance aux autres citoyens d'un **niveau standard de garanties** par le législateur.

Le **Conseil constitutionnel** qui rappelle régulièrement qu'il « *ne dispose pas d'un pouvoir général d'appréciation de même nature que celui du Parlement ;* » (**CC, décision n° 2015-492 QPC du 16 Octobre 2015 - Association Communauté rwandaise de France**, considérant 9) ne se reconnaît pas le pouvoir d'apprécier si « *la **négation** de faits qualifiés de **crime contre l'humanité** par une **juridiction autre** ou par la **loi*** » (considérant 10) doit ou non être érigée par le législateur en **infraction pénale**, lequel conserve, en la matière une **liberté de principe** :

« 5. *Considérant qu'aux termes de l'article 11 de la **Déclaration des droits de l'homme et du citoyen de 1789** : « La libre communication des pensées et des opinions est un des droits les plus précieux de l'homme : tout citoyen peut donc parler, écrire, imprimer librement, sauf à répondre de l'abus de cette liberté dans les cas déterminés par la loi » ; que l'article 34 de la **Constitution** dispose : « La loi fixe les règles concernant... les droits civiques et les garanties fondamentales accordées aux citoyens pour l'exercice des libertés publiques » ; que, sur ce fondement, il est **loisible** au législateur d'édicter des règles concernant l'exercice du droit de libre communication et de la liberté de parler, d'écrire et d'imprimer ; qu'il lui est également **loisible**, à ce titre, d'instituer des **incriminations réprimant les abus de l'exercice de la liberté d'expression et de communication** qui portent atteinte à l'ordre public et aux droits des tiers ; (...) » (**CC, décision n°2015-512 QPC du 08 Janvier 2016, M. Vincent R.**, considérant 5).*

Cependant, la **France**, comme les vingt-sept autres Etats membres de l'**Union européenne**, constituée, comme l'indique l'article **88-1** de la **Constitution** du 04 Octobre 1958, « *d'Etats qui ont choisi librement d'exercer en commun certaines de leurs compétences en vertu du traité sur l'Union européenne et du traité sur le fonctionnement de l'Union européenne, tels qu'ils résultent du traité signé à Lisbonne le 13 décembre 2007.* », a accepté de **limiter sa liberté de légiférer**, qui devient, en matière de **lutte contre le négationnisme**, une **obligation**, dans les conditions prévues par la **décision-cadre 2008/913/JAI** du Conseil du 28 Novembre 2008 sur la lutte contre certaines formes et manifestations de racisme et de xénophobie au moyen du droit pénal.

Cette **norme de droit dérivé** oblige chaque Etat membre à rendre punissable notamment « *l'apologie, la **négation** ou la **banalisation grossière publiques** des crimes de génocide, crimes contre l'humanité et crimes de guerre, tels que définis aux articles 6, 7 et 8 du **Statut de la Cour pénale internationale**, visant un groupe de personnes ou un membre d'un tel groupe défini par référence à la race, la couleur, la religion, l'ascendance ou l'origine nationale ou ethnique lorsque le comportement est exercé d'une manière qui risque d'inciter à la violence ou à la haine à l'égard d'un groupe de personnes ou d'un membre d'un tel groupe ;* ».

Comme on le voit, la distinction que le **législateur** et le **Conseil constitutionnel français** opèrent entre l'**apologie** et la **négarion** des **crimes contre l'humanité** est absente dans la **décision-cadre** du 28 Novembre 2008. L'**apologie**, la **négarion**, de même que la **banalisation grossière publiques** de tels crimes sont toutes des **manifestations de racisme et de xénophobie** qui doivent être combattues de **manière égale** par les Etats membres de l'Union européenne.

C'est dire que ce qui, dans l'**application subjective** que fait le **Conseil constitutionnel** du **principe d'égalité devant la loi pénale**, lequel procède de l'article 6 de la **Déclaration des droits de l'homme et du citoyen** du 26 Août 1789 (**DDH**), ne serait pour le législateur qu'une simple **faculté** (incriminer ou non la négarion des crimes contre l'humanité autres que ceux commis pendant la seconde guerre mondiale), devient une véritable **obligation** juridiquement sanctionnée en application du droit de l'Union européenne.

La **Constitution**, telle que l'**interprète** et l'**applique singulièrement** le **Conseil constitutionnel** n'épuise pas à elle seule le droit français positif, lequel compte en son sein toutes les règles du **Droit de l'Union**, le droit primaire (les traités) et le droit dérivé (les règlements, directives et décisions-cadres).

C'est l'intégralité de ces normes nationales et supranationales que devra appliquer la **juridiction administrative** qui sera prochainement désignée par le **Président de la Section du contentieux du Conseil d'Etat**, aux fins de connaître de notre demande indemnitaire (plein contentieux) dont j'ai saisi le **Tribunal administratif de Marseille** le 30 Décembre 2014 tendant à la **transposition adéquate** (i.e. à l'exclusion du **paragraphe 4** de son article 1er) de la **décision-cadre** du 28 Novembre 2008.

Tenu d'appliquer le **droit de l'Union** et notamment la **décision-cadre** susvisée, le juge de la responsabilité de l'Etat ne jouira pas de la même marge de manœuvre que le Conseil constitutionnel. Il ne lui sera pas constitutionnellement possible de distinguer entre les **crimes contre l'humanité** dont l'**universalisme** a conduit la **décision-cadre** à les placer sur un **ped d'égalité** ; le sous-paragraphe **d** (article **1er**, § **1-d**) relatif aux crimes nazis vient après les crimes définis par référence au **Statut de la Cour pénale internationale** (article **1er**, § **1-c**), ce qui indique que les crimes commis pendant la seconde guerre mondiale ont été **précédés** d'autres crimes de génocide, crimes contre l'humanité et crimes de guerre – parmi ceux-ci, le **Génocide Arménien** - dont l'**apologie**, la **négarion** et la **banalisation grossière publiques** doivent, à l'identique, être **réprimées pénalement**.

La réalité du **Génocide Arménien** est d'autant moins contestable que, pour la première fois, le **Conseil constitutionnel** vise, dans sa décision du 08 Janvier 2016, la **loi n°2001-70** du 29 Janvier 2001 et admet dans son considérant **10**, que des faits puissent être « *qualifiés de crime contre l'humanité par (...) la loi* ; ».

Le juge constitutionnel renonce, à mots couverts, à sa thèse relative à la **normativité de la loi** et n'affirme plus, désormais, comme il l'avait fait dans sa **décision n°2012-647 DC** du 28 Février 2012 – Loi visant à réprimer la contestation de l'existence des génocides reconnus par la loi « *qu'une disposition législative ayant pour objet de « reconnaître » un crime de génocide ne saurait, en elle-même, être revêtue de la portée normative qui s'attache à la loi* ; » (considérant **6**), ce dont on peut déduire qu'aujourd'hui cette jurisprudence est **caduque**.

En effet, si le **Conseil constitutionnel** persistait à émettre des doutes quant à la **normativité** de la **loi** n°2001-70 du 29 Janvier 2001 relative à la reconnaissance du génocide arménien de 1915, il ne l'aurait pas visée en **première page** de sa décision du 08 Janvier 2016.

La contestation de ce **crime contre l'humanité notoire** (**qui relève de l'évident**, selon l'expression du **Président SPIELMANN** et des autres juges dissidents de la **Cour européenne des droits de l'homme**) demeure, même en l'absence de pénalisation, **manifestement illicite et doit donner lieu à réparations civiles**, conformément au **principe constitutionnel de réparation-responsabilité consacré par l'article 1382 du Code civil**.

La loi de reconnaissance constitue, dès lors, un obstacle incontournable à l'adhésion d'une Turquie qui persisterait dans le déni.

*

Selon la formule de **John RAWLS**: « *La justice est la première vertu des institutions sociales comme la vérité est celle des systèmes de pensée. Si élégante et économique que soit une théorie, elle doit être rejetée ou révisée si elle n'est pas vraie; de même, si efficaces et bien organisées que soient des institutions et des lois, elles doivent être réformées ou abolies si elles sont injustes.* » (Théorie de la Justice, Editions du Seuil, Février 1987, p. 29).

*

Je l'affirme derechef, notre détermination ne faiblira pas. Celle-ci se nourrit des **résistances abusives** au progrès que certains **misologues** tentent de nous opposer en vain. **Notre course inexorable vers le triomphe de la Vérité et de la Justice n'est pas achevée. Mais elle est sûre.**

Trempée dans **la plus pure vertu, notre volonté d'acier** ne fléchira ni ne cassera. Inspirée par le **Bien commun** et guidée par la **Raison universelle**, elle nous conduira, dans un **ultime effort**, au **succès de nos prétentions légitimes** et à la **paix des âmes**.

Emile ZOLA ne me démentirait pas : **La Vérité est en marche et rien ne l'arrêtera.**

J'ajoute : **le Droit, lui, ne ment pas.**

Je dédie ces lignes, sans exclusive aucune, à toutes les victimes de génocides, crimes contre l'humanité et crimes de guerre.

Marseille, le **12 Janvier 2016**

Philippe KRIKORIAN,
Avocat à la Cour (Barreau de Marseille)
Tél. 04 91 55 67 77
BP 70212 – 13178 MARSEILLE CEDEX 20
Courriel Philippe.KRIKORIAN@wanadoo.fr
Site Internet www.philippekrimorian-avocat.fr